

MARTINE DELOMME

Le pacte du silence

ROMAN



MARTINE DELOMME

Le pacte du silence

La fête bat son plein chez les Astier quand l'indiscrétion d'une aïeule révèle le secret qu'Élisabeth gardait jalousement depuis vingt-quatre ans : son ex-mari François n'a pas simplement disparu comme elle l'a toujours prétendu, il a été jeté en prison... Le monde de cette quinquagénaire dynamique, à l'autorité incontestée, vacille. Elle a su reprendre en quelques années les rênes de la manufacture de porcelaine familiale en élevant seule son fils Louis. Mais aujourd'hui, elle doit affronter un nouveau défi : autoriser Louis à retrouver la trace de son père. Quel crime François a-t-il commis ? Pourquoi n'a-t-il jamais cherché à revoir les siens ? Alors qu'Élisabeth tente d'apporter des réponses à son fils, elle va découvrir les manipulations et les mensonges dont elle n'a jamais cessé d'être la proie pendant toutes ces années...

**« À mi-chemin entre saga familiale,
polar et roman d'amour, Martine Delomme
tisse une intrigue dont le suspense nous tient
en haleine jusqu'aux dernières pages...
À lire d'une traite ! »
Femme actuelle**

Née à Bordeaux, **Martine Delomme** a été cheffe d'entreprise dans le milieu viticole, et a créé la revue *France-Export*. Elle se consacre désormais pleinement à l'écriture. *Le Pacte du silence* est son sixième roman.

Texte intégral

ISBN : 978-2-36812-607-3



9 782368 126073

8,90 euros

Prix TTC France

Rayon :

Littérature française


CHARLESTON
POCHE

www.editionscharleston.fr

LE PACTE DU SILENCE

De la même autrice aux éditions Charleston :
Le Choix des apparences, 2021

Ce récit est une fiction. Toute ressemblance avec des personnes existant ou ayant existé serait purement fortuite.

© Calmann-Lévy, 2015

© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2021
10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée- Buffon
75015 Paris – France
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-607-3

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Editions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston) et sur Instagram (@LillyCharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !
Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Martine Delomme

LE PACTE
DU SILENCE

Roman

CALMANN-LÉVY

1

Avec un soupir d'agacement, Élisabeth Astier jeta un coup d'œil furtif à sa montre. 17 heures. L'entreprise de location avait vingt minutes de retard. Dans le hall, les huit tables rondes étaient déjà en place, et Élisabeth attendait la livraison des chaises pour juger enfin de la disposition de la salle. Pour calmer son impatience, elle entreprit un énième tour d'inspection.

Le hall de réception des Porcelaines Astier resplendissait sous les feux des lustres en cristal de Baccarat. Les murs revêtus de miroirs et de tapisseries d'Aubusson, les vitrines abritant la collection des porcelaines familiales, tout était en ordre et rutilant. Face à l'immense escalier de chêne, la table était dressée pour le cocktail.

La manufacture des Porcelaines Astier, qu'Élisabeth dirigeait depuis bientôt vingt ans, était située à quelques encablures de Limoges. La famille possédait aussi un hôtel particulier rue du Consulat, dans

le centre-ville. Le rez-de-chaussée de l'immeuble accueillait les services administratifs de la société et le hall de réception. Au premier étage, une galerie desservait les appartements privés, six pièces en enfilade sur cent cinquante mètres carrés.

De nouveau, Élisabeth regarda l'heure. Cette attente qui n'en finissait pas la mettait hors d'elle. Elle se dirigea vers le fond de la salle où elle avait laissé son attaché-case. Elle l'ouvrit et sortit une liasse de documents d'où elle piocha le discours qu'elle prononcerait samedi soir en accueillant ses invités. Sous sa houlette, la famille s'apprêtait à célébrer le centenaire de l'aïeule, Hortense Denefer. Relire son speech ne lui semblait pas superflu, car devant les notables de la ville et de nombreuses relations professionnelles, elle n'avait pas le droit à l'erreur. Et en attendant la livraison des chaises, elle éviterait cette impression désagréable de temps perdu. Elle s'assit sur une marche d'escalier et parcourut le texte à mi-voix sous l'œil amusé des employés qui déplaient les nappes de percale blanche.

Soudain, une jeune femme s'approcha d'elle, les bras chargés de serviettes de table :

— Je crois que nos chaises arrivent enfin, madame !

Élisabeth regarda par la fenêtre qui donnait sur les jardins derrière l'immeuble et en effet, elle vit le véhicule de livraison qui remontait l'allée, précédé de la voiture de son fils. Elle abandonna ses papiers sur une marche d'escalier, jeta négligemment une étole sur son tailleur-pantalon et se rendit sur le peron côté jardin. Le soleil de cette fin d'après-midi perçait les nuages par intermittence. Mais la pluie

menaçait. D'emblée, Élisabeth embrassa Louis. Pourtant, ils s'étaient déjà croisés au moins deux ou trois fois au cours de la journée, mais peu importe. Poser un baiser sur la joue de son fils quand il s'approchait d'elle faisait partie d'un rituel. Comme un petit bonheur sans cesse renouvelé.

— Tu es seul, Louis ?

— Oui. Sophie avait rendez-vous chez le coiffeur, je crois.

Le livreur avait déjà retiré les sangles de sa cargaison et il entassait les piles de chaises recouvertes d'un film plastique sur un diable.

— Je suis désolé pour le retard, madame. Où dois-je les déposer ?

— Suivez-moi, répliqua Élisabeth d'un ton peu amène.

Elle le guida le long du corridor qui menait dans le hall, et Louis leur emboîta le pas. Elle s'apprêtait à lui demander comment s'était déroulée sa réunion au syndicat des porcelainiers, lorsque Hervé Louvain, le directeur adjoint de la société, les rejoignit.

— J'ai aperçu le camion de location par la fenêtre de mon bureau.

Au geste d'impatience d'Élisabeth, il comprit qu'elle était excédée.

— Tu as sûrement autre chose à faire, dit-il, si tu veux je m'occupe de surveiller la mise en place des chaises.

— Avec plaisir, Hervé, merci.

Elle prit le bras de son fils et l'entraîna à l'écart.

— Tu te sens mieux ? demanda-t-il. Elles sont là tes chaises !

— Je ne supporte pas l'inexactitude.

— Ce n'est pas si grave, maman, le livreur était peut-être bloqué dans les embouteillages ?

— À Limoges ?

Il salua sa repartie d'un sourire qui creusa ses fossettes. Grand, la silhouette mince et athlétique, le teint mat, il avait l'allure d'un jeune homme qui vit au grand air. Pourtant en dehors de quelques parcours de golf, il consacrait le plus clair de son temps à la gestion de l'entreprise familiale, aux côtés de sa mère. *Il est si beau*, pensa Élisabeth. Dans son entourage on lui répétait souvent qu'il lui ressemblait. Mais elle savait que c'était faux. À vingt-huit ans, c'était le portrait de son père.

Ils avaient rejoint le bas de l'escalier où elle avait laissé ses papiers. Elle les rassembla et les glissa dans son sac.

— Avec ce retard, j'ai eu le temps de relire mon petit exposé. Je dois être à la hauteur pour accueillir le maire.

— Tu crois qu'il viendra ?

— Il ne peut pas manquer de faire une apparition.

La manufacture Astier était une des plus prestigieuses fabriques de porcelaine, installée à Limoges depuis cent vingt ans. La société employait une centaine de personnes et les pièces qui sortaient des ateliers enluminaient les tables aux quatre coins du monde. Et, sans toutefois s'impliquer personnellement, Élisabeth savait se montrer généreuse en apportant sa contribution au bénéfice d'associations caritatives gérées par la ville ou la région.

À présent les chaises capitonnées de cuir ivoire entouraient les tables. C'était du plus bel effet.

— Tu as finalement opté pour plusieurs tables rondes ? demanda Louis.

Elle avait longtemps hésité entre divers aménagements. Une seule grande table, ouverte sur la magnifique rosace du parquet, ou quatre, plus petites, campées aux angles de la salle.

— Des tables de huit personnes permettront de placer les invités en ménageant toutes les susceptibilités.

Elle pensait à sa cousine Nathalie.

Hortense Denefer qui fêterait ses cent ans le 18 mars, avait donné naissance à deux filles. Claudie, l'aînée, avait épousé un éleveur du Limousin, Étienne Gendron. La cadette, Gisèle, était une jeune fille particulièrement jolie et brillante. Elle avait tout juste vingt ans lorsque Jean, l'héritier des Porcelaines Astier, demanda sa main. Ils s'étaient rencontrés au bal de l'université et leurs fiançailles furent l'aboutissement de longues tractations familiales et financières, car les Denefer, au contraire des Astier, n'étaient pas fortunés. Le mariage de Jean et de Gisèle marqua les esprits de la bonne société limousine pendant des mois. En 1955, la naissance d'Élisabeth combla le jeune couple de bonheur. Un bonheur éphémère puisque quatre ans plus tard, Jean mourut en Algérie, où l'armée l'avait appelé. Gisèle Astier se retrouva veuve à vingt-quatre ans. Désespérée face au chagrin de la petite Élisabeth qui réclamait son papa, elle décida que l'enfant serait sa priorité. Elle comprit par ailleurs qu'elle n'avait pas les compétences requises pour gérer la société. Pour échapper à la tutelle de ses

beaux-parents, elle eut la sagesse d'engager un fondé de pouvoir, Roger Legaret. Sous l'autorité de cet homme austère et intègre, les Porcelaines Astier connurent un fabuleux essor. Il créa un réseau commercial international, s'attacha les services de créateurs de génie et parvint à convaincre le conseil d'administration de racheter plusieurs petites fabriques en difficulté. Lorsque Élisabeth reprit la direction de la société en 1995, un quart de la production était vendu à l'exportation. Aujourd'hui, grâce à elle, ce créneau atteignait quelque quarante-cinq pour cent des ventes.

Quant à l'autre branche de la famille, les Gendron, leur histoire fut plus simple. Étienne et Claudie eurent un fils, Christian. En 1979, il épousa Nathalie Danglois, héritière d'une petite laiterie située dans le Massif central. Si les rapports entre Élisabeth et son cousin Christian étaient toujours restés affectueux, en revanche, il n'en fut pas de même pour les deux cousines par alliance. Nathalie ne se privait pas de montrer à Élisabeth qu'elle ne l'aimait pas. De son côté, Élisabeth n'éprouvait guère d'attirance pour sa cousine, mais elle s'efforçait de rester courtoise.

En observant la disposition des tables dans le hall, Élisabeth savait déjà où elle installerait Christian, Nathalie et leurs enfants. Mais elle avait bien du mal à choisir les quatre invités qui compléteraient la table. Perdue dans ses pensées, elle sursauta en entendant la voix d'Hervé Louvain, tout près d'elle.

— J'ai récupéré la facture de la location des chaises, je la dépose au service comptable en passant. Ah ! J'ai réglé le problème de la livraison de

kaolin. On va devoir jongler avec les horaires des équipes, mais nous n'aurons que très peu de retard dans notre planning.

— Ouf, ça me soulage d'un poids ! Je t'avoue que je commençais à m'inquiéter pour nos propres délais de production.

Autrefois le sous-sol du Limousin regorgeait de kaolin, le matériau qui apporte à la porcelaine une blancheur incomparable. Et cette richesse favorisa l'implantation des porcelainiers autour de Limoges. Mais les ressources s'épuisèrent au fil du temps, et aujourd'hui la plupart du kaolin arrivait de Chine.

Hervé s'éloignait déjà, lorsque Louis l'interpella :

— C'est toujours d'accord pour notre parcours de golf dimanche matin ?

— Si le temps le permet, avec plaisir.

— Je passe te prendre à 10 heures ?

— Plutôt 10 heures moins le quart, répondit Hervé, nous aurons le temps de boire un café avant de partir.

Il leur adressa un signe de la main en les quittant, et Élisabeth le suivit des yeux tandis qu'il traversait le hall à grands pas.

— Toujours aussi pressé, notre cher Hervé, n'est-ce pas maman ? Tu sais que je l'aime beaucoup !

— Bien sûr mon chéri, je n'en doute pas. Mais pourquoi cette déclaration soudaine ?

— Tu n'as pas envie de profiter de cette réception exceptionnelle pour officialiser votre vie commune ?

Élisabeth nota l'éclair de malice dans le regard de son fils. Elle lui savait gré d'avoir accepté la présence d'Hervé. À vrai dire la vie amoureuse de sa

mère n'était pas un secret pour lui. Il n'avait aucun souvenir de son père. Il les avait quittés l'année de ses cinq ans et il n'était jamais revenu. Sa mère l'avait élevé seule jusqu'à son entrée à l'université. À cette époque, Hervé avait fait une discrète incursion dans son quotidien. Mais, dix ans plus tard, ils vivaient toujours chacun de leur côté. Louis ne comprenait pas ce besoin de retenue chez sa mère. Il lui paraissait naturel qu'après tant d'années leur liaison prenne une tournure plus officielle. Il s'était souvent demandé pourquoi Hervé acceptait cette situation avec autant de passivité. Mais lorsqu'il contemplait sa mère, ses yeux d'ambre aux reflets dorés, le carré de ses cheveux mi-longs d'un blond cendré, sa démarche souple et assurée, à cinquante-neuf ans passés, elle avait l'allure d'une jeune femme. Et il admettait qu'un homme puisse l'attendre dix ans !

— Ce serait une belle occasion de reconnaître la place qu'il occupe dans ton existence, insista Louis.

— Ce n'est pas à l'ordre du jour ! Mais je te remercie de me l'avoir suggéré.

Ils remontèrent le hall. D'un geste familier, Louis posa le bras autour de ses épaules.

— Plus tard, quand tu repenseras à ta vie, tout ce que tu verras sera rattaché à la porcelaine ! Et tu regretteras peut-être de n'avoir laissé aucun espace pour autre chose.

— Mais si, mon grand, pour toi !

— Oui, mais aujourd'hui j'ai commencé une autre vie.

— Je sais... tu as trouvé la femme que tu aimes.

— J'espère que tu l'aimes aussi ?

— Bien sûr, répliqua-t-elle un peu trop vite.

Elle observa son fils à la dérobée en espérant qu'il n'avait pas remarqué son peu d'enthousiasme. En vérité, elle n'aimait pas beaucoup Sophie, et parfois elle se fustigeait de cette distance qu'elle maintenait entre elles. L'animosité entre belle-mère et belle-fille, quel cliché ! Mais elle n'avait pas approuvé le mariage de son fils avec cette jeune professeure des écoles qui s'était empressée d'abandonner son poste pour courir les boutiques et les soirées dansantes. Comme si elle avait attendu cette chance toute sa vie. Ce qui ne l'empêchait pas de critiquer ouvertement cette industrie du luxe qui faisait la richesse de la famille. Élisabeth la jugeait insignifiante, frivole, avec un visage banal. Toutefois, elle avait un corps et une démarche superbes, des atouts qu'elle utilisait à bon escient.

Élisabeth n'avait toujours pas résolu l'agencement de la table de ses cousins.

— J'aimerais bien jeter un coup d'œil au plan de la salle, tu m'accompagnes ? demanda-t-elle à son fils, tu me donneras ton avis. Je ne voudrais surtout pas commettre d'impair.

— Comme si tu en étais capable !

Ils regagnaient l'escalier où elle avait laissé son attaché-case, lorsque l'épouse de Louis fit irruption dans le hall, les bras chargés de sacs estampillés de prestigieux logos.

— Il y a un monde fou dans le centre-ville ! s'écria la jeune femme. Et j'ai passé deux heures chez le visagiste.

Élisabeth soupira en regardant sa coiffure. Une coupe décalée et une frange qui lui mangeait la moitié du visage. Et pourquoi ne disait-elle pas

qu'elle sortait de chez son coiffeur, comme tout le monde ? Louis se précipita vers sa femme et lui prit les paquets comme s'il s'attendait à la voir ployer sous le fardeau de ses emplettes.

— Maman, je vais aider Sophie à monter ses paquets. Ça ira, tu t'en sortiras avec ton plan de salle ?

— Ne t'inquiète pas, je gère !

Elle se mordit les lèvres pour ne pas ajouter : « Que de manières pour un étage à grimper ! » Après le mariage de Louis, Élisabeth avait quitté les appartements privés du premier étage de l'immeuble. Elle avait laissé la place au jeune couple, pour acquérir une maison en dehors de la ville. Elle avait encore en mémoire le dédain de sa belle-fille devant les meubles et les tapis anciens, les miroirs vénitiens.

Avant d'emprunter l'escalier, Louis posa le traditionnel baiser sur la joue de sa mère.

— J'ai réservé une table au *Versailles* ce soir. Ça te ferait plaisir de te joindre à nous ? Je t'invite !

— Merci, mon chéri, mais je crois que je vais consacrer ma soirée à vérifier les détails de la réception. Une autre fois.

Comme elle se retournait pour déplier la double page où figurait la place de ses invités, elle surprit le soulagement sur le visage de sa belle-fille.

18 heures. Le cocktail réunissait une centaine de personnes dans le hall de réception. Le maire prit la parole et félicita Élisabeth en insistant sur son dynamisme qui avait fait des Porcelaines Astier un des fleurons de l'activité locale à travers le monde. Puis il souhaita un joyeux anniversaire à Hortense. Les regards se tournèrent vers la vieille dame qui n'accorda aucun intérêt au représentant de la ville. Seule, son assiette l'inquiétait. Elle avait de temps à autre un petit geste de la main ou un clignement de paupières afin qu'on la remplisse. Le discours du maire achevé, Élisabeth prit son fils par le bras et l'entraîna vers l'estrade aménagée près de la vaste cheminée de marbre. Elle se rappelait chaque mot du texte qu'elle avait répété. D'abord remercier le personnel, puis expliquer le nouvel essor insufflé à l'entreprise grâce à deux nouveaux contrats à l'exportation.

— Ce qui va nous permettre de créer une quinzaine d'emplois supplémentaires. Nous prévoyons aussi quelques travaux d'extension d'un de nos ateliers.

À la fin de son exposé, elle eut un geste affectueux en direction de Louis et elle affirma que la relève était assurée. Le regard complice qu'ils échangèrent ne passa pas inaperçu. Mais, en quittant l'estrade, Élisabeth marqua un temps d'arrêt, vaguement mal à l'aise. Elle avait oublié Sophie. La jeune femme était restée parmi les invités, vacillante sur ses chaussures aux talons trop hauts. Sa robe vert bouteille, courte et moulante, détonnait au milieu des tenues sobres.

Après les photos d'usage, quelques mots à la presse et une dernière coupe de champagne, le maire et ses adjoints se retirèrent.

Au grand soulagement d'Élisabeth la soirée se déroulait dans une ambiance amicale et sereine. Au milieu du repas, elle se leva et fit le tour du hall. En allant d'une table à l'autre, elle échangeait quelques mots avec chaque convive. Finalement, la disposition de la salle se révélait pertinente. À la table de Louis, elle avait placé de jeunes chefs d'entreprise locaux et un client norvégien de passage. Elle s'approcha de ses cousins, Christian et Nathalie Gendron. Leur fille Mylène, son fiancé Joël et des amis qui dirigeaient une exploitation forestière complétaient la tablée. Élisabeth était ravie de pouvoir discuter avec son cousin. Les occasions n'étaient pas si fréquentes. Il l'accueillit avec un grand sourire :

— Ta réception est très réussie !

— Merci, mais je suis désolée que tes parents n'aient pas pu vous accompagner.

— Mon père a du mal à se déplacer et maman n'aime pas le laisser seul.

— Je comprends. Tu as des nouvelles de Sylvain et de sa petite famille ?

Christian et Nathalie avaient deux enfants. L'aîné, Sylvain, avait opté pour une carrière militaire. Il vivait à Reims avec sa femme et leurs trois enfants. Quant à Mylène, la cadette, elle avait montré dès son plus jeune âge un véritable engouement pour l'élevage et l'agriculture. Mylène avait un an de moins que Louis, et Élisabeth avait toujours été attentive à ce qu'ils entretiennent de bonnes relations. Elle invitait régulièrement sa petite cousine à déjeuner ou à dîner. Un an plus tôt, Mylène avait présenté Joël à ses cousins, avant même qu'il ne rencontre ses parents. Sa mère ne le lui avait pas encore pardonné. En revanche, Élisabeth avait peu de contacts avec Sylvain et elle le regrettait d'autant plus que le fils aîné de Christian et Nathalie était aussi son filleul.

— Nous n'avons pas vu notre fils depuis longtemps, expliqua Christian avec une pointe de regret dans la voix.

— Ils ne sont même pas venus pour Noël dernier ! lança Nathalie.

Le ton était sec, et Élisabeth se hâta de changer de conversation.

— Tu as une très jolie robe, Nathalie, ce voile de coton floqué, ces tons chauds, c'est ravissant.

— Pourtant, elle coûte moins cher que la tienne !

Élisabeth surprit le froncement de sourcils de Christian et le regard navré de Mylène. Pourquoi

les échanges avec Nathalie étaient-ils toujours aussi difficiles ? Elle n'avait pas voulu se montrer condescendante. Nathalie était incontestablement charmante dans sa robe aux tons ocre et brun. Elle avait les traits fins, de jolis yeux verts, mais, avec ce visage hostile et ces lèvres pincées, elle donnait l'impression d'avoir renoncé à tous les plaisirs de la vie. Décontenancée, Élisabeth échangea quelques civilités avec les amis présents à la table, puis elle les quitta et acheva son tour de salle avant de reprendre sa place à côté d'Hervé Louvain.

Il avait remarqué qu'elle était restée longtemps à la table de ses cousins, et à son visage crispé il devina que, comme à l'accoutumée, la rencontre des deux cousines avait tourné court...

— Tout se passe bien ? s'enquit-il en lui effleurant le bras.

Elle répondit d'un hochement de tête. Il s'apprêtait à lui demander si ce n'était pas prématuré d'avoir évoqué les marchés russe et indien comme elle l'avait fait pendant son discours de bienvenue, mais il fut accaparé par sa voisine de table qui avait renversé quelques gouttes de vin sur sa jupe. Manuelle Naud était la meilleure amie d'Élisabeth. D'humeur égale, une gentillesse à toute épreuve, elle était délicieuse, séduisante et drôle. Mais d'une maladresse légendaire. Elle se leva pour se rendre aux toilettes, et au passage elle bouscula Gisèle Astier qui prenait soin d'Hortense, pelotonnée dans les coussins de son fauteuil roulant. La vieille dame tenait à goûter à tous les plats et sa fille préparait des bouchées, emplissait son verre,

lui essuyait la bouche. Un maître d'hôtel s'avança vers la table et proposa du champagne.

Hortense tendit son verre mais Gisèle l'arrêta. Contrariée, la vieille dame repoussa la cuillère que sa fille avançait. Élisabeth croisa le regard d'Hervé, et ils se retinrent de rire.

Elle se tourna alors vers Roger Legaret, assis à sa gauche. Le fondé de pouvoir que sa mère avait engagé cinquante ans plus tôt était de toutes les manifestations officielles. Aujourd'hui, c'était un homme de quatre-vingts ans, maigre et voûté, avec une épaisse tignasse blanche. Mais il avait gardé cette élégante autorité et ce regard sérieux. Un peu plus tôt, il avait félicité Élisabeth pour les marchés en gestation. Il savait depuis longtemps qu'au contraire de sa mère c'était une femme d'affaires avisée et redoutable. Des qualités qu'il avait eu la satisfaction de déceler chez Louis au cours de leurs rares rencontres.

Élisabeth surprit le sourire furtif entre sa mère et Roger. Elle avait toujours été intriguée par les liens qui les rapprochaient, sans toutefois chercher à s'immiscer dans leurs relations. Lorsqu'elle avait rejoint la société familiale en 1982, elle avait apprécié de travailler aux côtés de cet homme aux qualités exceptionnelles. Il lui avait appris à être exigeante plus encore avec elle-même qu'avec les autres. Mais au fil des années, les conflits sous-jacents avaient pris de l'ampleur. Elle était la jeune novatrice, et Legaret représentait un certain conservatisme. En prenant la direction de l'entreprise en 1995, elle avait compris qu'il n'y avait pas de place pour deux à la tête des Porcelaines

Astier. Peu à peu, elle l'avait mis sur la touche, jusqu'à l'entretien décisif où elle lui avait suggéré qu'il était temps pour lui d'envisager une retraite méritée. Gisèle avait plaidé sa cause, mais Élisabeth avait tenu bon. Une grande réception fut organisée au siège de la société. Elle prononça un discours solennel avec juste ce qu'il fallait d'émotion pour donner l'impression qu'elle regrettait le départ de son homme de confiance. Personne ne vit le soupir de soulagement qu'elle avait poussé en regagnant son bureau après la cérémonie. Toutefois, Élisabeth lui avait conservé une place au conseil d'administration, aux côtés de Gisèle.

À 23 heures, la réception touchait à sa fin. Par petits groupes, les invités quittaient leur table et venaient féliciter Élisabeth avant de prendre congé. Après la légère effervescence de ces premiers départs, les amis les plus proches et quelques relations professionnelles s'attardèrent encore. Élisabeth se sentit enfin soulagée. Elle remarqua que son fils l'observait depuis sa table. Il leva son verre dans sa direction avec un petit clin d'œil qui signifiait « détends-toi, tu vois tout s'est bien passé »...

C'est exactement ce que déclara Manuelle Naud en revenant des lavabos.

— Relax, ma belle ! Comme d'habitude, c'était grandiose.

Manuelle n'avait pas fait disparaître la tache de vin, mais sa jupe s'auréolait maintenant de larges traces humides.

Recroquevillée dans son fauteuil, Hortense boudait toujours, le regard dans le vague, le visage éteint. À aucun moment elle n'avait compris que cette soirée

lui était destinée. Gisèle sortit une lingette de son sac et la passa sur le visage et les mains de sa mère.

— Tu as besoin d'aide, maman ? demanda Élisabeth.

— Non merci, je viens d'appeler le chauffeur, il est temps que nous partions. Mais avant je voulais te faire un petit cadeau pour te remercier d'avoir organisé cette réception. Ça m'a fait du bien de sortir un peu.

Élisabeth prit le paquet enrubanné et se garda de répondre pour ne pas engager la conversation sur un terrain mouvant. Depuis trois ans, Gisèle avait décidé de rallier la maison de retraite de sa mère, *Les Amandiers*, une ancienne abbaye rénovée à quelques dizaines de kilomètres de Limoges. Pourtant, à soixante-dix-neuf ans, Gisèle faisait preuve d'une vitalité exceptionnelle et Élisabeth lui avait maintes fois proposé de placer Hortense dans un établissement médicalisé où un personnel qualifié prendrait soin d'elle. Elle avait toujours refusé en arguant que c'était à elle de veiller sur sa mère.

Élisabeth délia le ruban de soie et découvrit un écrin qu'elle ouvrit avec précaution. À l'intérieur étaient nichés deux pendants d'oreilles en émeraude sertis de brillants. Gisèle connaissait le penchant de sa fille pour le vert tendre des feuillages. Une nuance qui rappelait les herbiers qu'elles composaient ensemble lorsque Élisabeth était enfant.

— Oh maman, quel beau cadeau... je suis touchée, merci !

— C'est peu de chose, ma chérie. Excuse-moi, mais nous devons rentrer maintenant, sinon ta grand-mère va s'endormir dans son fauteuil.

D'un même mouvement, elles se tournèrent vers Hortense. Soudain, le visage de l'aïeule, flasque, ramolli jusqu'à l'inconsistance, sembla émerger de sa torpeur.

— Je veux du champagne ! s'écria-t-elle d'une voix aiguë qui s'éleva un instant au-dessus du brouhaha.

Élisabeth la considéra avec un sourire indulgent, avant de s'adresser à sa mère :

— Elle ira se coucher ensuite, accordons-lui ce plaisir !

Elle versa un peu de champagne dans une flûte qu'elle offrit à la vieille dame. La coupe tangua dangereusement entre ses doigts déformés par l'arthrite et quelques gouttes glissèrent sur le pan de sa veste. Hortense fixait sa petite-fille et une lueur s'anima dans ses yeux.

— Où est François ?

Élisabeth sentit son poulx s'emballer. Elle eut du mal à soutenir le regard de sa grand-mère. Quelque chose l'alerta dans la façon dont Hortense avait haussé les sourcils en prononçant le nom de son ex-mari. Elle ressentit la nécessité de l'arrêter.

— Il n'est pas là, grand-mère. Goûte ce champagne, je suis sûre que tu vas l'apprécier, il est délicieux.

— Ne change pas de conversation ! J'aimerais revoir ton mari avant de mourir.

Élisabeth perçut le mouvement des derniers invités qui se regroupaient autour d'elles, ses cousins au premier rang. Gisèle retira la flûte des mains de la vieille dame et lui noua son écharpe autour du cou. Hortense la repoussa et garda les yeux fixés sur sa petite-fille.

— Où est François ? répéta-t-elle en haussant le ton.

— Il est parti il y a plus de vingt ans, répliqua Élisabeth, et tu le sais bien.

— Parti ? Comment ça « parti » ? Je croyais qu'il était en prison.

Gisèle eut un brusque mouvement de recul. Élisabeth devint livide.

Autour d'elles les murmures avaient cessé, et un instant de stupeur plana sur l'assemblée. Les visages étaient graves, les regards se croisaient, attentifs, intrigués. Ils allaient d'Élisabeth à Hortense, engoncée dans son fauteuil, un vague sourire aux lèvres.

— Ça suffit ! s'écria Gisèle. Je t'aide à enfiler ton manteau et nous partons.

Elle s'apprêtait à lutter pour habiller sa mère de force, mais Hortense ne lui opposa aucune résistance. Affaissée dans son fauteuil, elle était redevenue une vieille dame malade au regard absent. Élisabeth s'employa à rassembler ses esprits et balaya la salle des yeux. Il n'y avait plus aucun notable ni un seul journaliste et elle en remercia le ciel. Elle se surprit à trembler en croisant le regard de son fils. Sophie lui parlait en lui secouant le bras. Il ne l'écoutait pas. Il fixait sa mère d'un air hébété, les yeux écarquillés. Elle devait dire quelque chose pour dissiper la gêne. Dans un premier temps, et après avoir consulté sa mère d'un signe de tête, elle héla le chauffeur qui attendait un peu en retrait. Aussitôt, il empoigna le fauteuil roulant et se dirigea vers la sortie. Gisèle lui emboîta le pas, accompagnée de Roger Legaret qui lui prit le bras. Après leur départ, Élisabeth demanda aux

quelques personnes toujours figées dans le silence de bien vouloir excuser cet incident. Elle paraissait avoir surmonté la violente émotion qui lui avait ôté le sang du visage un instant plus tôt.

— Ma grand-mère a cent ans ! lança-t-elle sur un ton qu'elle voulait enjoué. C'est d'ailleurs pour cela que nous étions réunis ce soir. Et je vous remercie d'être venus l'honorer.

Quelques sourires polis accueillirent ses excuses, mais le malaise persistait parmi les invités qui se dévisageaient avec circonspection. Élisabeth nota qu'Hervé était resté à l'écart. C'était la première fois qu'il ne volait pas à son secours dans un moment difficile. Elle n'aurait su expliquer l'expression singulière qui s'afficha un instant sur ses traits. Un peu comme s'il l'épiait avec un soupçon d'ironie, ou de défi. Une pensée lui traversa l'esprit. Était-il au courant ? Ce n'était pas possible, il avait rallié l'entreprise familiale bien après les événements. Soudain, il changea d'attitude et lui adressa un sourire affectueux.

Devinant que la soirée était en train de tourner court, le personnel entreprit de débarrasser les tables, mais en prenant soin de laisser les verres et les tasses de porcelaine. Ce fut comme un signal. Élisabeth affronta une nouvelle vague de départs, des remerciements, des félicitations. Les couples invoquaient la fatigue, le brouillard qui perturbait la circulation. Mais elle devinait la curiosité dans le regard des derniers convives. L'appétence malsaine qui se grise au parfum du scandale. Manuelle Naud lui proposa de lui tenir compagnie autour d'un dernier verre. Elle refusa.

— Je te remercie, mais je vais rentrer. Je suis fatiguée.

Ses cousins prirent congé à leur tour. Christian pressa doucement son épaule et lui murmura « désolé » au creux de l'oreille. Elle lui sut gré de ce geste attentionné. En revanche, elle accueillit le baiser hostile de Nathalie avec une certaine réticence. L'animosité de sa cousine était palpable.

Les employés s'affairaient toujours au rangement de la salle. Et Élisabeth se retrouva seule avec son fils, sa belle-fille et Hervé. Elle ne se sentait pas la force d'affronter leurs questions. Aussi fut-elle reconnaissante à Hervé de rompre le silence :

— Je vais te raccompagner chez toi, dit-il en lui tendant son manteau et son sac.

Elle hésita un peu. Il envisageait certainement de passer la nuit avec elle et, au fond, elle savait qu'elle apprécierait sa présence. Mais elle anticipait déjà la conversation qui dévierait sur cette fin de soirée pour le moins énigmatique. En cet instant elle aspirait surtout à être seule. Hervé fit de son mieux pour dissimuler sa déception lorsqu'elle déclina son offre. Il lui adressa les recommandations d'usage... Qu'elle se repose, qu'elle l'appelle en cas de besoin. Et il quitta la salle sans se retourner. Louis s'approcha d'elle, sa femme toujours accrochée à son bras. Elle comprit alors que, depuis la remarque incongrue de sa grand-mère, elle avait redouté ce moment. Louis arborait un air grave, et il attaqua d'emblée :

— Que voulait dire grand-mère Hortense ? Il y a quelque chose que je ne sais pas à propos de l'absence de mon père ?